

ROUSSEAU ET LES FEMMES.

Jean-Jacques misogyne ou féministe ?

Quelle place pour la femme dans l'humanisme de Rousseau ?

par Odile NGUYEN

Jeudi 18 octobre 2018 (Fondation Berliet)

Rousseau, philosophe des Lumières, mouvement philosophique ayant pour but la liberté humaine, ne pouvait éviter de s'interroger sur la place des femmes, qui composent, comme il le souligne, plus de la moitié de l'humanité.

La doxa (qui en a longtemps fait à tort un passéiste et un misanthrope) voit clairement Rousseau comme un misogyne. C'est une fois de plus la faute à Voltaire qui, en 1762, dans sa *Lettre au docteur Pansophe*, interpelle ainsi notre « citoyen de Genève » :

« Vous voulez que les femmes ne soient que des femmes, des femelles d'animaux, qu'elles s'occupent uniquement du soin de faire la cuisine pour leurs maris, de raccommo-der leurs chemises, et de leur donner dans le sein de la vertueuse ignorance du plaisir et des enfants. La belle et spirituelle duchesse d'A...r, Milady de...lèveront les épaules, et les hommes vous oublieront en admirant leur visage et leur esprit. »

Même procès de la part d'Élisabeth Badinter : « Rousseau est l'anti-féministe par excellence ». Elle accuse : « ce n'est pas étonnant que la question des femmes soit la grande absente du Tricentenaire » !

Elle le dédouane toutefois (très heureusement) de l'accusation de misogynie, car il a sacralisé le rôle de la femme dans la sphère de la famille, Sophie sera complètement indépendante et responsable par rapport à ses enfants, ce qui n'était pas le cas auparavant.

Pour Alain Etchegoyen qui s'intéresse de plus près à la position de Rousseau, au point de s'en nourrir pour écrire son *Éloge de la féminité*, ouvrage qui associe les expériences de son existence, le livre V de l'Émile, et une méditation sur la féminité, les choses sont plus complexes... Cela dit, « **personne ne peut sauter par-dessus son temps** » comme le soulignera Hegel, successeur temporel et spirituel de Rousseau, puisqu'il naît en 1770 (8 ans seulement avant la mort de Rousseau).

L'histoire de Rousseau est marquée par la fascination par la femme.

Ce sera donc la matière de notre première partie :

- 1) ROUSSEAU ET LES FEMMES DE SA VIE.
- 2) LA FÉMINITÉ DE ROUSSEAU
- 3) LA FEMME DANS LA SOCIÉTÉ. QUELLE ÉDUCATION ET QUEL RÔLE POUR LES FEMMES ?

Questions

1) ROUSSEAU ET LES FEMMES DE SA VIE (Quelques-unes d'entre elles).

Les femmes sont, dès le début, essentielles pour Rousseau, dans une vie où les hommes (à de rares exceptions près, dont Diderot) jouent un rôle secondaire. Ne serait-ce que parce que, sans faire de la psychanalyse au rabais, la vie de Jean-Jacques s'écrit à partir d'une absence, d'un grand **manque**, puisque sa **mère** meurt dix jours après l'avoir mis au monde.

(Il est né le 28 juin 1712.)

« **Je coûtai la vie à ma mère, et ma naissance fut le premier de mes malheurs.** » (Début des Confessions, dans les toutes premières lignes – fin du 3^{ème} §)

Cette mère, belle, cultivée, musicienne (qui dessinait, chantait, jouait du théorbe, lisait des romans) reste présente à travers le souvenir chéri par le père, et à travers ses livres que père et fils dévorent chaque nuit.

Il est certain que JJ recherchera une figure maternelle dans la plupart des femmes qu'il rencontrera. (Et peut-être bien dans toutes.)

Diderot remarque avec un brin d'ironie : « **on s'aperçoit aisément que Jean-Jacques a perdu bien des moments aux genoux des femmes.** » (On aurait presque pu intituler cette partie « Rousseau aux genoux des femmes ».)

Chapitre inépuisable, Rousseau, resté seul avec son père (« homme de plaisirs ») et son frère François de sept ans plus âgé (« polisson », « qui va prendre de bonne heure le chemin du libertinage »), voit se pencher sur lui deux bonnes fées : sa tante **Suzanne** (sœur de son père, avec le même prénom que sa mère, et qui l'éveillera à la musique en lui apprenant des chansons), et sa nourrice **Jacqueline**, avec qui il gardera des liens toute sa vie.

Puis (comme je l'ai déjà raconté dans d'autres conférences et dans mon livre) la sœur du Pasteur Lambercier, la douce **Gabrielle**, quand il est placé avec son – (doublement) - cousin Abraham à Bossey, à l'âge de dix ans.

Si le pasteur et son enseignement ne laisse pas de grandes traces, Gabrielle est son premier objet d'amour, à l'origine de ses premiers émois sexuels, quand elle fait dormir les deux garçons dans son lit, et surtout quand elle les punit en leur donnant des fessées. Elle cessera ce mode de punition, quand elle en constatera les effets paradoxaux. Mais trop tard, cette émotion d'enfant va déterminer pour toujours la sexualité de Jean-Jacques, qui recherche ensuite ce geste de la part des femmes qu'il va rencontrer, sans oser le demander parce qu'il est très timide.

Seule, une petite fille, la sévère petite **Goton**, devinera ses goûts, et lui donnera satisfaction en jouant avec lui à l'institutrice fâchée par son élève. Il l'appelle « **ma petite maîtresse d'école** ». Il se laisse complètement dominer par elle :

« **Elle se permettait avec moi les plus grandes privautés, sans jamais m'en permettre aucune avec elle ;** » Il est en même temps amoureux sans grand espoir (à onze ans, d'une jeune fille de 22 ans, Mademoiselle de Vulson).

Il jouera les exhibitionnistes près des fontaines, à Turin, en montrant aux jeunes filles qui viennent chercher de l'eau, « **non pas l'objet obscène, mais l'objet ridicule.** » (Il baisse son pantalon).

La fessée reste son phantasme jusque dans sa sexualité adulte, mais il n'ose évidemment pas la réclamer aux femmes dont il fait la connaissance, et qui ne peuvent deviner ce goût plutôt singulier.

« **Cette folie jointe à ma timidité naturelle, m'a toujours rendu très peu entreprenant avec les femmes.** »

Il va y suppléer par une attitude de passivité et de soumission : « **Être aux genoux d'une maîtresse impérieuse, obéir à ses ordres, avoir des pardons à lui demander, étaient pour moi de très douces jouissances.**»

Madame de Warens, Madame de Larnage, Thérèse Levasseur, Madame d'Houdetot, sont les quatre figures féminines importantes qui ont marqué la vie de Rousseau, inspiré et rythmé son œuvre.

La maman, la femme de mœurs libres, l'amour impossible, la compagne qu'il va finir par « épouser ».

(Il faudrait en outre mentionner la castratrice petite prostituée vénitienne **Zulietta**, et aussi ses protectrices, dont **Madame d'Épinay** (qui se retournera en ennemie, avec ses « Contre-confessions » -Histoire de Madame de Montbrillant-) et la bonne **Madame de Luxembourg**.)

- 1) La très grande rencontre qui a forgé l'homme Rousseau est celle avec [Madame de Warens](#), le 21 mars 1728, à Annecy. Il n'a pas encore 16 ans. Elle en a 28. (Plus tard) elle l'appellera « **Petit** » et il l'appellera « **Maman** ». Auprès d'elle, il connaît une seconde naissance.

*(LECTURE PAR YVES :

A) Confessions, livre II : « J'arrive enfin...j'irai causer avec vous. »)

Après l'avoir envoyé se faire baptiser catholique à Turin, - où il apprendra bien l'Italien - elle le recueille, le nourrit, même si ensuite il lui remettra (à 25 ans, âge de la majorité où il héritera de sa mère) tout son héritage.

Véritable Pygmalion, elle l'éduque, l'initie à la musique, lui permet de prendre et de donner des cours, de se lancer dans toutes sortes d'études, de la philosophie à l'astronomie. Quand il a vingt ans, elle l'initie à l'amour, (elle le lui propose huit jours à l'avance !) et lui fait accepter un ménage à trois, avec son régisseur Claude Anet (jusqu'à la mort de ce dernier). Trio harmonieux ! Tous les gens qui aiment Maman s'aiment entre eux. Il admire cette femme libre et entreprenante, qui ne cesse de mettre en chantier mille projets.

Il se remet complètement entre ses mains, elle le soigne quand il est malade, il restera auprès d'elle – avec toutes sortes d'aventures et des épisodes de voyages, bien sûr- pendant 14 ans (jusqu'en 1742)

*(LECTURE PAR YVES :

Cf. notamment le début du livre VI des *Confessions*, qui décrit leur bonheur aux Charmettes – (où nous étions il y a peu).

B) « Ici commence le court bonheur de ma vie ; ici viennent les paisibles, mais rapides moments qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu...Je me levais avec le soleil et j'étais heureux ; je me promenais et j'étais heureux ; je voyais Maman et j'étais heureux ; je la quittais et j'étais heureux ; je parcourais les bois, les coteaux...le bonheur me suivait partout : il n'était dans aucune chose assignable ; il était tout en moi-même, il ne pouvait me quitter un seul instant.»

Il s'écrie aussi en repensant au lieu de leur rencontre : « **Que ne puis-je entourer d'un balustre d'or cette heureuse place !** »

Cinquante ans après, en 1778, peu de temps avant sa mort donc, il consacre à Madame de Warens sa dernière et dixième *Rêverie du promeneur solitaire*.

- 2) **Madame de Larnage**, charmante femme, (45 ans et dix enfants), l'initie au véritable plaisir dans la diligence qui le conduit vers Montpellier où il doit consulter le docteur Fize. (« On pouvait la voir sans l'aimer, mais non la posséder sans l'adorer. »)

***LECTURE PAR YVES :**

A) Comme il ne comprend pas ses avances, elle prend l'initiative : « elle interrompt brusquement mon silence en passant un bras autour de mon cou, et dans l'instant, sa bouche parla trop clairement sur la mienne pour me laisser mon erreur. » (Confessions, livre VI) p.300

B) « Quand je vivrais cent ans...de quoi le redoubler » (Confessions, livre VI) p. 301 à 303 **Madame de Larnage, c'est l'amour charnel, la sensualité débridée.**

- 3) **La compagne avec qui il va finir ses jours, et qu'il va « épouser » à Bourgoin : Thérèse Le Vasseur, C'est l'amour conjugal, ou plutôt la complice, l'amie, l'infirmière, mais qu'il dit n'avoir jamais aimée d'amour :**

Thérèse, la « lingère légère » et semi-débile, rencontrée lors de son retour à Paris –après Venise– en 1745, restera la compagne de tout le reste de sa vie.

***Lecture par Yves, description : livre VII : « nous avons une nouvelle hôtesse...sans être entreprenant » (p.69-70).** Avec sa mère, qui servira de secrétaire à Rousseau, elles sont surnommées par Diderot « **les Gouverneuses** ». Elles réglementent la vie de Rousseau et le dépouillent.

- 4) **Madame d'Houdetot**, grand amour –impossible– de sa vie, va venir influencer sur la figure de la sublime Julie, que Rousseau est en train de composer. (Julie ou la Nouvelle Héloïse).

C'est une rencontre extraordinaire, il compose un personnage, Julie, et il la rencontre dans la vraie vie, c'est Sophie, croisée auparavant sans y avoir prêté attention.

***LECTURE YVES :**

A) livre IX, p.191: « La comtesse d'Houdetot approchait de la trentaine et n'était point belle...il était angélique. »

B) livre IX : p.197-198 : »Un soir, après avoir soupé...une vigueur inépuisable et toujours inutile «.

**C'est aussi elle qui décide de « lui accorder de légères faveurs sans être infidèle »... (Hum !)
Par force, il doit l'aimer platoniquement, mais c'est aussi la sensualité qui est concernée !**

Si on met à part la figure incontournable de celui qui sera son grand ami pendant plus de quinze ans, DIDEROT, toutes les figures importantes pour JJ sont des figures féminines : *TOUT ou presque arrive à Rousseau par les femmes* : sa place de précepteur à Lyon chez M. de Mably (1740-1741) (trouvée par Maman) ; il y jettera les bases de *l'Émile*.

Son bref épisode de gloire comme secrétaire d'Ambassade à Venise (1743-1744) a lieu grâce à Madame Dupin, à qui il a fait la cour, et dans les salons de laquelle il rencontre M. de Montaigu, frère de l'Ambassadeur, qui a un besoin urgentissime d'un secrétaire parlant bien l'Italien.

S'il refuse très souvent l'aide que les hommes lui offrent (Par exemple, il s'illustre en refusant une pension du roi Louis XV, qui a été « emballé » par *Le devin de village* !) en revanche, les femmes sont des mécènes qu'il accepte plus facilement. Ainsi, alors qu'il est sur le point de se réinstaller dans sa chère patrie, Genève, il accède à la proposition de Madame d'Épinay qui lui offre l'Ermitage près de la forêt de Montmorency en 1756, leur amitié se termine par une violente brouille en décembre 1757, Madame d'Épinay prétendant qu'il l'accompagne (comme un laquais) à Genève chez le Docteur Tronchin, il quitte l'Ermitage et se fait alors loger par la Maréchale de Luxembourg (après l'épisode de Montlouis), en 1759 au « petit château ». (Là, le maréchal a un rôle). Ce sont des amies femmes qui le poussent à s'exiler en Angleterre. Et c'est Madame Boy de la Tour qui l'accueille à Lyon (à Rochechardon)...

Bien sûr il y a aussi ses professeurs de musique (Venture de Villeneuve et le Maître), les deux prêtres (l'abbé Gâtier et l'abbé Gaime) qui ont servi à fabriquer par composition le personnage du vicaire savoyard, des bienfaiteurs : le prince de Conti, et tout à la fin, le Marquis de Girardin, mais les femmes sont très largement dominantes (et souvent dominatrices...)

2) LA FÉMINITÉ DE ROUSSEAU

A) le problème de l'identification :

La fascination de Rousseau pour les femmes va jusqu'à lui conférer une personnalité ambiguë, qu'on pourrait qualifier d'« efféminée », si le terme n'était pas péjoratif. Sa mère, morte neuf jours après sa naissance, est idéalisée. Les personnages d'hommes auxquels il a été confronté dans son enfance n'ont pu lui servir de modèle (à part peut-être le charismatique grand-père Rousseau, mais très âgé, mort à 96 ans)... Bien qu'il les aime, son père est « un homme de plaisirs » auquel il ne peut s'identifier, et qui d'ailleurs les abandonne pour se remarier, et son frère est un chenapan, Quant à son oncle, c'est aussi un « homme de plaisirs » et un indifférent, son maître d'apprentissage Abel Ducommun, une vraie brute, « un jeune homme rustre et violent »;

Jean-Jacques présente un grand nombre de traits qui font plutôt partie de l'image de la femme. (Rousseau, on le verra pense que ces traits en partie culturels s'enracinent tous dans une nature.)

B) le physique :

Physiquement, si nous considérons le portrait qu'il trace de lui-même au livre II des Confessions, lors de la rencontre avec madame de Warens, il est plutôt **petit**, fluet, **joli** plutôt que « beau garçon » (yeux de feu, bouche **mignonne**, la **jambe fine**, **joli** pied.).

Cette joliesse est visible aussi dans ses portraits, quoi qu'il les déteste tous, sauf celui de Quentin de la Tour. Il trouve qu'il a l'air d'un « crispin » grognon. Il plaît aux hommes et nous raconte trois tentatives de séduction par des homosexuels. A l'hospice du San Spirito, et à deux reprises à Lyon, place Bellecour, par un taffetier, puis un curé, qui l'entraîne dans son lit, contre des cerises à l'eau de vie. (Lyon, « **ville la plus corrompue d'Europe** »)

C) Le profil psychologique :

Psychologiquement, c'est la **sensibilité** qui le domine, une sensibilité d'écorché-vif, qui l'entraîne en permanence dans la passion, et surtout dans la passion amoureuse. La « froide raison » n'arrive qu'ensuite : profil qu'il attribuera aux femmes dans le livre V de *l'Émile*, qui leur sera spécifiquement consacré. Il est « **d'un naturel très aimant** » ; Il pleure très facilement. (Mais y a-t-il un « sexe des larmes » ? comme le prétend Patrick Lemoine.) Il est dévoré de timidité, et évoque à mainte reprise sa « **pudeur** », pudeur qui l'empêche par exemple de louer « ces livres qu'on lit d'une seule main ». Or, on verra que la pudeur est la qualité spécifique de la femme dans *l'Émile*, celle qui la retient de se livrer à sa sexualité naturellement débridée.

A l'opposé, on demandera aux hommes non d'être freinés par la pudeur, mais de suivre la raison et d'être **forts**.

D) La sexualité :

Dans ses relations sexuelles, on a vu que JJ aime être passif et soumis, à la limite de ce qu'on appelle aujourd'hui le masochisme, (depuis l'expérience de la fessée.) Or c'est précisément la différence qu'il va établir entre l'homme et la femme. Pour que l'union entre les deux sexes se réalise, l'homme doit être actif, et la femme « **opposer peu de résistance** ».

Au contraire dans la vie de Jean-Jacques, la femme doit faire les premiers pas, et parfois plus. Les premiers pas, c'est ce que font madame de Warens, madame de Larnage, et très probablement Thérèse, qui sera celle qui impose l'accomplissement du devoir conjugal. Dans *la Nouvelle Héloïse*, c'est Claire et Julie qui mettent en scène le premier baiser donné à Saint Preux (personnage qui représente Rousseau lui-même). Scène illustrée par de nombreux graveurs.

*LECTURE PAR YVES : lettre XIV de Saint-Preux à Julie :

p.34 : « Hélas ! Je jouissais d'une apparente tranquillité...que j'expire à tes pieds...ou dans tes bras. »

Loin de l'apaiser, ce baiser va le rendre littéralement fou d'amour. Dans le bosquet d'acacias, on est amené à deviner que c'est sûrement Sophie d'Houdetot qui a embrassé Jean-Jacques la première, une certaine nuit, sous un beau clair de lune.

E) Le costume :

Jean-Jacques est coquet, A Venise, il est enchanté de ses quarante chemises de soie (que le frère de Thérèse lui volera).

A ce moment-là, il passe par une phase de total dépouillement. Lorsqu'il constate le vol de ses chemises, il décide de faire contre mauvaise fortune bon cœur et d'en profiter pour se délivrer des apparences. (Il se présente ainsi, sans perruque, hirsute et négligé lors de la représentation du Devin de village devant le roi et Madame de Pompadour.)

Ce n'est qu'une phase, car Rousseau, qui vitupère les apparences, adore les jolies toilettes. De bonne heure il se montre fasciné par les rubans et les dentelles. Le vol du ruban à Turin chez Madame de Vercellis est révélateur. Il dit dans *les Confessions* qu'il préférera toujours une fille, même moins jolie, si elle est bien parée de rubans et de dentelles. Et c'est de filles bien mises en rubans et dentelles Mesdemoiselles Galley et Graffenried qu'il va s'éprendre lors de *l'Idylle des cerises*, à Thônes, idylle qui, par la faute de la timidité de Jean-Jacques, culminera dans un simple baisemain à mademoiselle Galley.

Quand, de Montmorency en 1760 en passant par Môtiers, en 1762, et jusqu'à Maubec en 1770, son état de santé (ses calculs rénaux lui imposant le port de sondes urinaires) le pousse à adopter le « costume arménien », il le fait avec coquetterie, son dolman et son cafetan (vêtement de distinction porté par les Turcs) sont seyants. Il a vu les garçons du Procope à Paris servir le café vêtus ainsi. Et il retrouve ses « racines orientales » : son père a été horloger du sultan pendant 7 ans, et son grand-oncle avait été ambassadeur en Iran où il est enterré. Le cafetan est bordé de fourrure, assortie à la toque, elle aussi de fourrure. Il raconte avec précision et raffinement qu'il s'est fait faire plusieurs ensembles, dont la fourrure est tantôt de renard de Sibérie, tantôt de petit-gris, tantôt de zibeline. (cf. le livre XII des *Confessions*). Il a une version hiver, et une version été. Il a demandé des échantillons de tissu à deux de ses amies et protectrices, Madame de Luze et madame Boy de la Tour.

Il se fait représenter ainsi. Et lui qui dit n'avoir jamais prêté attention à sa figure, il s'irrite contre les peintres, dont il ne trouve jamais les portraits assez flatteurs.

F) Les occupations :

Livre VIII : Il veut simplifier sa mise, mais a beaucoup de mal « **je commençai ma réforme par ma parure** », il avoue : « Quelque austère que fût ma réforme somptuaire, je ne l'étendis pas d'abord jusqu'à mon linge » il reconnaît qu'entre autres, il a « quarante-deux chemises...de très belle toile », il évoque son « linge, très beau, et en quantité, qui restait de (mon) équipage à Venise », A force d'en avoir fait un objet de propreté, j'en avais fait un objet de luxe »(linge volé probablement par le frère de Thérèse)

Il exhibe le côté féminin de son personnage.il écrit : « **je ne jouai rien, je devins telle (sic) que je parus** ». Dans le livre I, p 37 en GF, il écrit, parlant des moments passés près de sa tante Suzon, qui chantait en brodant « **avec un filet de voix fort douce** » : « **ainsi commençait à se former en moi ce cœur à la fois si fier et si tendre, ce caractère efféminé, mais pourtant indomptable** »_Une fois vêtu d'une robe, à Môtiers, comme si l'habit faisait le moine (ou plutôt ici la femme), il se met à tresser des lacets pour les jeunes mariées...(à condition qu'elles s'engagent à nourrir leurs enfants), il apporte partout son coussin et son ouvrage, et il aime à s'asseoir devant les portes comme les femmes pour bavarder en « tricotant » avec les passants.

LECTURE PAR YVES : Livre XII, p.367 : « La commodité d'un tailleur arménien , qui venait souvent voir un parent...Je m'avisai pour ne pas vivre en sauvage, d'apprendre à faire des lacets...à condition qu'elles nourriraient leurs enfants. » : pourtant, dans le livre III de l'Émile, il réserve les travaux d'aiguille aux_femmes mais aussi, il est vrai, aux hommes faibles et délicats : (« **Tout homme faible, délicat, craintif, est condamné à vivre avec les femmes ou à leur manière.** »)

G) Le costume.

Il écrit à une amie, Madame de Verdelin qu'il porte à présent l'habit long, et tricote des lacets. Il ajoute : « **me voilà plus qu'à moitié femme ; que ne l'ai-je toujours été ! Madame, j'ai tâché de ne pas déshonorer mon sexe, j'espère n'être pas rebuté du vôtre.** »

On comprend mieux aussi le sens du vol du ruban rose et argent chez Madame de Vercellis. S'il se sent aussi coupable, ce n'est pas seulement d'avoir accusé Marion, mais d'avoir voulu s'incorporer la féminité.

Avant de voler ce ruban, il s'était d'ailleurs fait voler un ruban par Madame Sabran (Avec toutes ses affaires, mais c'est le ruban qu'il regrette le plus.)

On trouve de nombreux symboles féminins : vol d'une pomme chez son patron Abel Ducommun, vol de vin d'Arbois, donc BLANC chez M. de Mably.

H) Une amitié ambigüe

Sa relation avec Diderot est ambiguë, plus passionnelle qu'amicale. On pense beaucoup à Montaigne et à la Boétie, dont certains commentateurs se demandent si leurs relations n'étaient pas plus tendres qu'on ne pensait.

" Privé de l'ami le plus doux le plus cher et le plus intime, et tel que notre siècle n'en a vu de meilleur, de plus docte, de plus agréable et plus parfait, Michel de Montaigne, voulant consacrer le souvenir de ce mutuel amour par un témoignage unique de sa reconnaissance, et ne pouvant le faire de manière qui l'exprimât mieux, a voué à cette mémoire ce studieux appareil dont il fait ses délices. " (à la mort de La Boétie quand Montaigne fait publier ses poèmes.)

A Vincennes, où l'auteur de la *Lettre sur les aveugles* se retrouve incarcéré, il ne cesse de serrer son ami dans ses bras à l'étouffer et de l'embrasser. Il demande à Madame de Pompadour « **de le libérer ou de l'enfermer avec lui** ».

Et en 1758, c'est une véritable lettre d'amour déçu qu'il adresse à son ancien ami.

Diderot lui-même entretient une relation d'amitié érotisée avec Grimm, il se vante qu'on les accueille partout « **comme amant et maîtresse** », (Grimm est par ailleurs l'amant de Madame d'Épinay) Mais c'est de sa relation avec Diderot que Rousseau, qui les a présentés l'un à l'autre, se montre fort jaloux.

3) LA FEMME DANS LA SOCIÉTÉ : QUELLE ÉDUCATION POUR LES FILLES ? ET QUEL RÔLE POUR LES FEMMES ?

A) Propositions du livre V de l'Émile :

Si on s'en tient au livre V de l'Émile, la place que Rousseau réserve aux femmes semble s'inscrire en contradiction flagrante avec ses principes politiques universalistes, avec son souci d'égalité !

Relisons le livre V de l'Émile.

Émile doit prendre femme car dans la société, « **il n'est pas bon pour l'homme d'être seul** ».

Comment choisir ?

Surtout de méfier de la séduction physique, fuir l'extrême beauté et (bien que moins dangereuse) l'extrême laideur. « **Une figure agréable et prévenante, qui n'inspire pas l'amour, mais la bienveillance, est ce qu'on doit préférer.** »

C'est l'occasion pour Rousseau d'une longue réflexion sur la femme : le chapitre s'intitule « **Sophie, ou la femme.** » Il commence par rappeler les ressemblances entre hommes et femmes, avant d'examiner les différences.

« **En tout ce qui ne tient pas au sexe, la femme est homme. En tout ce qui ne tient pas au sexe, la femme et l'homme ont partout des rapports et partout des différences : la difficulté de les comparer vient de celle de déterminer dans la constitution de l'un et de l'autre ce qui vient du sexe et ce qui n'en est pas...**

En ce qu'ils ont de commun, ils sont égaux ; en ce qu'ils ont de différent, ils ne sont pas comparables. »

Ce qui est commun, c'est le bon sens, la raison, p. 708 : « **quoi qu'en disent les plaisants, le bon sens est également des deux sexes.** » (JJ note toutefois que la femme dotée d'intuition et du sens de l'observation a « **plus d'esprit** », c.-à-d. un esprit plus concret, plus pratique, et l'homme a « **plus de génie** » c.-à-d. pour Rousseau une tournure d'esprit plus abstraite, plus scientifique.

Ce qui est vraiment différent, c'est l'illimitation des désirs de la femme, toujours disponible, alors que l'homme est limité par une puissance sexuelle intermittente. Les femmes ont des « désirs illimités », **mais l'Être suprême ...en livrant la femme à des désirs illimités, joint à ces désirs la pudeur pour les contenir.** Les femmes y sont portées par nature, mais il faut aussi les contraindre plus que les garçons.

En effet au départ, plus précoces que les garçons, elles sont aussi contrairement à ce qu'on pourrait penser, plus dynamiques. « **Les filles portent à l'excès la liberté qu'on leur laisse, extrêmes en tout, elles se livrent à leurs jeux avec plus d'emportement que les garçons. Il faut donc les freiner.** »

Adultes, elles risqueraient d'être insatiables. La pudeur est heureusement pour la femme l'analogie de l'impuissance (ou en tout cas de la panne ou de la pause sexuelle) chez l'homme.

Il y aura donc une répartition des rôles telle que, très crûment, la sexualité l'indique. **L'un doit être actif et fort, l'autre passif et faible ; il faut nécessairement que l'un veuille et puisse ; il suffit que l'autre résiste peu.**

La femme doit plaire à l'homme, toute son éducation doit viser à cela ;

D'ailleurs dès l'enfance, elle manifeste le goût de la parure. l'homme doit plaire aussi, mais son moyen de plaire, son argument propre est la force.

Il ne faut surtout pas mélanger les rôles. Rousseau déteste la femme bel-esprit, « **Une femme bel-esprit est le fléau de son mari, de ses enfants, de ses amis, de ses valets, de tout le monde...** »

Les conséquences sont évidemment assez navrantes sur le plan de l'éducation spécifique de Sophie. (Couture, cuisine, prière, enfants).

« **Toute fille lettrée restera fille toute sa vie, quand il n'y aura que des hommes sensés sur terre.** »

On en arrive au pire du pire : une répartition très conformiste.

p. 808 : « Femme, honore ton chef ; c'est lui qui travaille pour toi, qui te gagne ton pain, qui te nourrit ; voilà l'homme.

p. 814 : « Homme, aime ta compagne : Dieu te la donne pour te consoler dans tes peines, pour te soulager dans tes maux : voilà la femme. »

B) ARGUMENTS EN FAVEUR DE ROUSSEAU (ou circonstances atténuantes) ?

Mais la position de Rousseau

- 1) s'inscrit dans le contexte de son époque,
- 2) se distribue dans différents écrits : il ne faut pas enfermer la position de Rousseau sur les femmes dans l'exercice un peu contraint que représente le livre V de l'Émile : penser l'éducation d'une fille. Il y a d'autres textes : celui de 1735 ou *La nouvelle Héloïse*.
- 3) mérite d'être expliquée. (Sans vouloir être plus royaliste que le roi).

L'époque est très majoritairement pour l'assujettissement des femmes, que la plupart pense inférieure aux hommes, par nature.

1) LA POSITION DE ROUSSEAU S'INSCRIT DANS LE CONTEXTE DE SON ÉPOQUE.

C'est un lecteur (critique, certes, mais sous influence) de Hobbes, de Locke, et de Montesquieu : Hobbes en 1651 (dans le Léviathan) définissait la femme comme inférieure à l'homme. Si dans l'état de nature, hommes et femmes sont égaux, dans l'état politique, les hommes sont toujours les maîtres, car ce sont les *pères* de famille, et non les mères, qui ont fondé les Républiques.

- B) Locke (1632-1704) est un misogynne plus hypocrite Le statut de la femme découle du châtimeut infligé par Dieu à Ève. Dieu a décrété, en guise de malédiction, que les femmes fussent assujetties à leur mari, auxquelles elles sont « naturellement » inférieures. (Sauf les reines p.ex. Marie et Élisabeth Tudor, qui sont des exceptions !); car les femmes sont inférieures dans la vie privée comme dans la vie publique. (C'est leur infériorité dans la sphère privée qui les empêche de participer à la vie publique.)
- C) Montesquieu (1689-1755) est assez hésitant. !!! Dans les *Lettres persanes*, il semble bien penser que l'infériorisation des femmes est plutôt politique, elle aurait été instaurée parce qu'avantageuse, mais non en raison de la loi naturelle.
- D) Voltaire et Diderot (à voir) sont en route vers le féminisme, *Diderot défend une différence, mais non hiérarchique; Il est contre l'assujettissement des femmes, notamment à la religion. (cf. *La religieuse*).
- E) Il y a un féminisme d'inspiration libérale pour Voltaire. Mais il a accepté de signer le mémoire de physique de la Marquise du Châtelet. Il attaque violemment Rousseau en l'accusant de vouloir rabaisser les femmes au rang de « femelles » et d'esclaves.
- F) Il existe un vrai courant « philogyne » avec quelqu'un comme Poullain de la Barre (*De l'égalité des deux sexes* 1673) qui dénonce la « véritable tyrannie » des hommes sur les femmes, annonçant Olympe de Gouges qui publiera en 1791 la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*.

Condorcet aussi sera pour l'émancipation des femmes, auxquelles il voudra faire jouer un rôle dans la cité.

Impossible de déguiser la vérité : Rousseau, s'il accorde plus aux femmes que Hobbes ou Locke, dans *l'Émile*, n'est pas du côté des plus novateurs.

2) IL Y A D'AUTRES TEXTES. (il ne faut pas réduire la position de Rousseau au livre V de l'Émile.) Il ya mieux...(et il y a pire !)

* LECTURE PAR YVES :

A) Un texte de jeunesse :

Notamment, il existe un petit texte de 1735, écrit aux Charmettes, à la période du bonheur maximal avec Madame de Warens. JJ a 23 ans, qui est carrément « philogyne », comme on disait à l'époque.

Il s'y étonne de « **tous les grands hommes que l'histoire a célébrés** » et du « **petit nombre d'héroïnes dont elle a daigné se souvenir** »

« **Considérons d'abord les femmes privées de leur liberté par la tyrannie des hommes, et ceux-ci maîtres de toutes choses, car les couronnes, les charges, les emplois, le commandement des armées, tout est entre leurs mains, ils s'en sont emparés dans les premiers temps par je ne sais quel droit naturel que je n'ai jamais bien pu comprendre et qui pourrait bien n'avoir d'autre fondement que la force majeure. Considérons aussi le caractère de l'esprit**

humain, qui n'admire la vertu qu'au milieu des grandeurs et de la majesté, qui méprise tout ce que peuvent faire de plus grand et de plus admirable dans leur état des personnes soumises et dépendantes.

Après avoir spéculé sur tout cela, entrons dans le détail de la comparaison, et mettons par exemple en parallèle Mithridate avec Zénobie, Romulus avec Didon, Caton d'Utique avec Lucrèce dont l'un se donna la mort pour la perte de sa liberté et l'autre pour celle de son honneur...le nombre d'hommes l'emporte infiniment, mais en récompense nous verrons dans l'autre sexe des modèles aussi parfaits dans tous les genres de vertus civiles et morales.

Si les femmes avaient eu autant de part que nous au maniement des affaires et aux gouvernements des empires, peut-être auraient-elles poussé plus loin l'héroïsme et la grandeur de courage et s'y seraient-elles illustrées en plus grand nombre....

Je réserve à vous parler une autre fois des femmes qui ont eu part dans la république des lettres et qui l'ont décorée par leurs ouvrages ingénieux et pleins de délicatesse. »

On peut penser – en raison de l'annonce finale – que JJ avait envisagé d'écrire un texte plus important en faveur des femmes, et s'interroger sur les raisons de son revirement. (Déception par les femmes ?)

B) La Nouvelle Héloïse.(1761)

On a dit à juste titre que Rousseau s'identifiait à Saint-Preux, le malheureux précepteur et amant de Julie. Mais comme le titre du roman l'indique assez, la véritable héroïne du roman est Julie, qui constitue le portrait de la femme idéale sensible autant qu'intelligente, courageuse, vertueuse (amante passionnée, fille docile, amie fidèle, épouse sage, mère héroïque...) Les lectrices en extase ne s'y sont pas trompées ; Dans *les Confessions* Rousseau nous dit même avoir voulu construire son roman à partir **de l'amitié** entre deux femmes, Julie la brune et Claire la blonde, sa cousine. Il est fasciné par la sororité féminine. On a rarement eu dans des romans de plus beaux portraits de femme(s) et de complicité féminine. Il soulignera un an plus tard dans le livre V de *l'Émile* que « **les jeunes personnes ont quelquefois tout de bon des amitiés plus franches. A leur âge la gaîté tient lieu de naturel, et contentes d'elles-mêmes, elles le sont de tout le monde.** »

L'amitié des deux jeunes filles, l'image de leurs deux têtes penchées sous la lampe, constitue donc son point de départ. Comme si l'intrigue amoureuse, pourtant intense et bouleversante, n'était venue que par surcroît.

3) LA POSITION DE ROUSSEAU DOIT ÊTRE EXPLIQUÉE

Dans la position de Rousseau, on peut distinguer des éléments discutables, éventuellement légitimes, et des thèses **inacceptables**.

A) Ce qui est totalement inacceptable,

c'est la réclusion de la femme dans la sphère privée, son assignation à la maternité (impliquant l'exclusion du travail), sa mission consistant en l'obéissance au bon plaisir de l'homme et à la

religion. C'est beaucoup ! p. 766 : « **il est dans la nature des choses que la femme obéisse à l'homme.** » Quel que soit le contexte culturel, on ne peut se plier à de tels diktats. Pour Rousseau (celui de la maturité), l'irruption de la femme dans la sphère publique serait facteur de désordre. Il faut que chacun reste à SA place.

On a pu dire qu'il y a un « statut aporétique » des femmes chez Rousseau.

Elles sont cantonnées dans la sphère privée, la famille. Mais il y a toujours un conflit latent entre sphère privée et sphère publique. Car la famille est soupçonnée d'être le lieu de l'égoïsme, des passions, et autres volontés particulières qui menacent l'unicité du corps politique.

Dans *La lettre à d'Alembert*, encore plus dure envers les femmes que le livre V de *l'Émile*, il attaque à la fois le théâtre et la place des femmes dans l'espace public. (Ne parlons pas de la débauche des comédiennes !)

Le Contrat Social va tenter une synthèse : L'État a besoin d'un engagement éthique, par lequel chacun subordonne son petit moi particulier au grand moi collectif. La femme a son rôle à jouer ici comme instrument de régulation, qui va apaiser et canaliser la passion des hommes en « **amour de l'humanité et de la patrie** ». Loin d'éloigner de l'État, l'amour qu'on a pour ses proches « est au principe de celui qu'on doit à l'État. »

« **Aimables et vertueuses citoyennes...heureux quand votre chaste pouvoir, exercé seulement dans l'union conjugale, ne se fait sentir que pour la gloire de l'État et le bonheur public. C'est ainsi que les femmes commandaient à Sparte, c'est ainsi que vous méritez de commander à Genève !** »

C'est par souci d'efficacité que Rousseau veut imputer une place à chacun : il se rapproche ici de Locke.

Bizarrement, deux des premières « féministes », Olympe de Gouges qui écrira la « Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne » et Germaine de Staël, ont été littéralement enthousiasmées par la vision de Rousseau, parce qu'il juge les femmes moins « dénaturées » que les hommes.

Elles sont femmes tout le temps, elles sont plus femmes que le mâle n'est mâle.

B) Ce qui est discutable,

mais éventuellement légitime, c'est que Rousseau essaie de penser à la fois la féminité et l'égalité. Ce sont ces deux idées qu'Olympe de Gouges essaie de synthétiser, en donnant les mêmes droits aux femmes et aux hommes, alors que Rousseau cherche à la fois à définir l'égalité homme / femme et leur **différence**. Il croit dur comme fer à une nature masculine, et une nature féminine, inscrite dans deux corps qui entraînent des personnalités bien différentes.

Rousseau est contre toute neutralisation sous le signe du masculin. Nul plus que lui n'aura vanté la féminité, mais il est vrai que le risque de toute insistance sur **l'identité féminine**, est qu'elle tend toujours à se décliner à nouveau sournoisement sur le mode de l'inégalité.

Impossible d'évacuer la question de la **domination**.

« **La douceur est le plus bel instrument de domination** », résume Alain Etchegoyen. (p. 107 de son *Éloge de la féminité*) qui est un commentaire de la vision rousseauiste de la femme.

Qui domine l'autre ? Rousseau pense clairement que c'est une **ruse** de

la femme de faire croire à l'homme qu'il commande, de mettre en avant sa faiblesse et ses larmes. Avant que Hegel ait forgé la dialectique du maître et de l'esclave, on a chez Rousseau entre homme et femme un processus qui l'annonce. Et on sait que Hegel est un grand lecteur de Rousseau.

« Faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices, elle apprend de bonne heure à souffrir les injustices et les torts. Mais, à moins qu'un homme ne soit un monstre, la douceur d'une femme le ramène et triomphe de lui tôt ou tard. » ou encore : **« l'empire de la femme est un empire de douceur, d'adresse et de complaisance. Ses ordres sont des caresses, ses menaces sont des pleurs. Elle doit régner dans la maison comme un ministre dans l'État, en se faisant commander ce qu'elle veut faire. En ce sens, il est constant que les meilleurs ménages sont ceux où la femme a le plus d'autorité. »**

Autre formulation : « elle le gouverne tout en lui obéissant. »

Mais évidemment, on touche là au gros problème du naturel et du culturel.

Est-ce que le masculin et le féminin existent comme deux natures distinctes ?

Qu'est-ce que c'est que cette **nature féminine**, avec sa sensibilité, sa pudeur, et sa douceur projetée par les hommes pour se défendre de la redoutable énergie, précocité, insatiabilité des femmes ? (selon l'aveu même de Rousseau, il s'agit d'instaurer des garde-fous : il faut une éducation spécifique = encore plus sévère pour les filles, afin qu'elles ne tyrannisent pas les hommes, car par leurs charmes, elles sont tout à fait redoutables. (- Il dit aux mères ; « n'essayez pas de faire de vos filles des honnêtes hommes ! »-) et encore **« Qui aime ce sexe s'émerveille qu'il ne nous tyrannise pas ! »**)

Rousseau croit en une nature féminine qu'il place sous le signe de la douceur, de la pudeur, du charme et de la ruse. L'homme ayant pour lui la force et un exercice plus logique et scientifique de la raison.

C'est une vision traditionnelle. Rousseau avoue pourtant qu'il est **très difficile de démêler ici le naturel du culturel**. On comprend sa tentative, il ne part pas de l'individu, même s'il traite du mariage d'Émile ; il part toujours des besoins de l'humanité, qui pour lui suppose l'union des sexes. Et il écrit pour tenter de faire comprendre la nature féminine aux hommes, les femmes selon lui ayant fort bien compris la nature masculine ; il écrit pour corriger les mâles, et aussi pour mettre en garde les femmes qui voudraient revendiquer des ingrédients masculins.

- toute l'analyse de Rousseau est, si l'on applique ses propres critères, menée de manière **féminine** : **« plus je lis et je relis Rousseau, plus je pense qu'il développe une pensée féminine, il part de l'observation, son expression est pudique, il veut plaire plus que séduire. »** (point souligné par Alain Etchegoyen dans son « Éloge de la féminité »).

Un homme avec une nature et des méthodes de femme, est-ce l'exception qui confirme la règle, ou cela ébranle-t-il toute sa construction (le présupposé naturaliste de cette construction) ?

- La deuxième est que, si on déplace le point de vue = si on ne part plus de la nécessaire union des sexes, on peut se demander s'il y a autre chose dans la prétendue « nature féminine » et la soi-disant « nature masculine » que du culturel et des stéréotypes fabriqués.

(Personnellement, je le pense, c'est-à-dire que je souscris à l'idée rousseauiste d'une différence, mais ténue, telle qu'Etchegoyen la décrit dans les jeux de ses enfants) et absolument pas dans

une plus grande rationalité des hommes leur garantissant de meilleures performances scientifiques

De leur côté, les théoriciennes du « genre » comme Judith Butler (« Trouble dans le genre ») nous montrent la difficulté de discerner le masculin du féminin autrement que de manière performative. C'est-à-dire que ce qui définit un genre, c'est que chacun se sent plutôt masculin ou plutôt féminin.

L'idée que « l'homme dépend de la femme par ses désirs, et la femme par ses désirs **et ses besoins** », est devenue totalement obsolète dans la société contemporaine, où les femmes travaillent et sont autonomes.

De même le devoir d'obéissance qui accompagnait son ancienne dépendance.

Judith Butler répondrait sans doute à Rousseau qui a surtout peur que l'homme soit sans femme, en disant : « Il n'est pas bon qu'un homme soit seul » en inversant les choses. La femme n'est pas au service de l'homme. Judith Butler proclame de façon provocatrice :

Qu' « une femme sans homme, c'est un poisson sans bicyclette. »
